

Écrivains migrants, littératures d'immigration, écritures diasporiques

Le cas de l'Afrique subsaharienne et ses enfants de la "postcolonie"

Nathalie Philippe



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1543>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.1543

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2012

Pagination : 30-43

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Nathalie Philippe, « Écrivains migrants, littératures d'immigration, écritures diasporiques », *Hommes & migrations* [En ligne], 1297 | 2012, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 10 décembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1543> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1543>

Écrivains migrants, littératures d'immigration, écritures diasporiques

Le cas de l'Afrique subsaharienne et ses enfants de la "postcolonie"

Par Nathalie Philippe,
rédactrice en chef de *Cultures Sud*



Quinta do Mocho, Lisbonne, Portugal, 2001 © Ad van Denderen / Agence VU'

L'écrivain qui se trouve aujourd'hui entre l'Afrique et l'Europe doit compter avec la situation postcoloniale qui sous-tend les relations entre ces deux territoires. Depuis une quinzaine d'années, un ensemble d'auteurs d'expression française originaires d'Afrique subsaharienne font du devenir du migrant et de sa descendance en France un sujet récurrent. Derrière la description acerbe, et au combien vivifiante, des travers d'une société qui trop souvent cantonne l'autre à ses marges, ils définissent les contours de nouvelles identités.

À l'intérieur même de la définition du mot "migration", se superposent un certain nombre de nuances et de destins humains. Pour l'universitaire Catherine Pessomiquel analysant le cas de l'intellectuel britannique d'origine indienne Salman Rushdie⁽¹⁾, "*l'écrivain diasporique [aux vues de l'hindouisme] est considéré avec suspicion, et doit justifier et excuser sa vision fragmentée d'un pays perdu, qui l'oblige à retrouver le passé 'dans les miroirs brisés, dont certains fragments ont été irrémédiablement perdus.'*" Cette considération sur l'écrivain en situation d'exil, qu'il s'agisse d'un choix ou bien d'un bannissement, cette suspicion s'applique communément à l'ensemble des écrivains migrants, faisant l'objet d'une classification spécifique dans la littérature mondiale. Depuis le concept de *Weltliteratur* énoncé par Goethe qui a cette volonté de rassembler des écrivains ayant dépassé leur contexte originel, jusqu'à celui de *Littérature-Monde* initié par les écrivains français Michel Le Bris et Jean Rouaud en 2007 et visant à abolir les frontières littéraires entre les écrivains français et écrivains francophones, les seconds étant catégorisés comme écrivains périphériques, en passant par les divisions induites dans le paysage littéraire anglais et anglophone à travers l'idée de "Littérature du Commonwealth" largement fustigée par Rushdie, les écrivains migrants, et plus précisément, les écrivains originaires d'anciens pays colonisés, ont toujours fait l'objet d'abusives catégorisations, que ce soit en vue de leur défense ou bien de leur marginalisation.

Dans ces volontés de catégorisation, voire même parfois de ghettoïsation d'une population importante d'auteurs, on perçoit aisément qu'à chaque pays anciennement colonisateur correspond une logique et une suite migratoire propres aux facteurs historiques, sociaux, politiques et économiques de chaque nation. Ce n'est pas un hasard si de nombreux Congolais de l'ex-Zaïre vivent aujourd'hui en Belgique, et il n'est pas étonnant non plus que la France compte dans son actuelle population de nombreux ressortissants et descendants de Maliens, Sénégalais, Nigériens, Mauritaniens, Ivoiriens, Congolais de Brazzaville, Camerounais, Centrafricains, Gabonais, etc., sans oublier les populations originaires des pays du Maghreb.

Dans cette analyse, nous nous pencherons précisément sur l'une de ces multiples problématiques de l'écriture décentrée, à savoir les écrivains d'expression française originaires d'Afrique subsaharienne et résidant en France, ceux que l'écrivain djiboutien Abdourahman Waberi, installé dans l'Hexagone depuis la fin des années quatre-vingt, qualifie d'"*enfants de la postcolonie*".

Contexte littéraire

Dans l'histoire des littératures africaines d'expression française, dont on peut dire qu'elles sont véritablement nées dans les années cinquante, et ce essentiellement dans une volonté de donner à voir au monde toute la richesse des civilisations noires, en

réaction contre la politique d'assimilation culturelle chère au colonisateur, on distingue aisément plusieurs courants et périodes essentiellement marqués par la fin de la période coloniale – la France a célébré en 2010 le cinquantenaire des indépendances africaines –, les indépendances et ce que les Anglo-Saxons définissent comme le *postcolonial*.

Ainsi, sous l'impulsion de la personnalité majeure du poète-président sénégalais Léopold Sédar Senghor, l'un des pères fondateurs du courant de la "Négritude", se sont amorcées les premières tendances du roman africain : dénonciation des servitudes coloniales (Amadou Hampâté Bâ⁽²⁾, Bernard B. Dadié⁽³⁾, Ferdinand Oyono⁽⁴⁾, Mongo Beti⁽⁵⁾, Ousmane Sembène⁽⁶⁾) ; l'intellectuel face à la politique d'assimilation (Georges Ngala⁽⁷⁾, Valentin-Yves Mudimbe⁽⁸⁾) ; le douloureux clivage entre tradition et modernité (Cheick Hamidou Kane⁽⁹⁾, Camara Laye⁽¹⁰⁾, Yambo Ouologuem⁽¹¹⁾). Conséquence des indépendances, la désillusion des peuples donna par la suite lieu à tout un pan d'une littérature dite "du désenchantement" et également des "espérances contemporaines", pour reprendre des expressions chères à Jacques Chevrier⁽¹²⁾. Naissent alors des textes d'anthologie parmi lesquels on citera *Tribaliques*⁽¹³⁾ et *Le Pleurer-rire*⁽¹⁴⁾ d'Henri Lopes, *Les Soleils des indépendances*⁽¹⁵⁾ et *Allah n'est pas obligé*⁽¹⁶⁾ d'Ahmadou Kourouma, *Saint Monsieur Baly* et *Le Jeune Homme de sable*⁽¹⁷⁾ de Williams Sassine, *Les Crapauds-brousse* et *L'Aîné des orphelins*⁽¹⁸⁾ de Tierno Monénembo, ou encore *La Vie et demie* et *L'Anté-peuple*⁽¹⁹⁾ de Sony Labou Tansi. Autant d'ouvrages qui donnent à voir la détresse et l'oppression des peuples abandonnés dans des dictatures déguisées en démocraties, leur quotidien difficile voire misérable, et la difficile cohabitation entre la modernité croissante dans les villes et l'état de nature, les valeurs ancestrales du village. Autant dire que cette littérature récente donne essentiellement à voir, avec des accents de réalisme merveilleux tout comme dans des descriptions parfois proches du documentaire, l'état d'un continent en marche, dans ses individualités comme dans ses communautés.

C'est réellement dans les années quatre-vingt qu'apparaît une abondante littérature écrite, certes, par les enfants de la postcolonie, mais qui ont fait le choix de faire de leur situation d'exilé en France, le plus souvent à Paris et en région parisienne, un moteur de création. C'est face à ce phénomène nouveau que Jacques Chevrier emploie la notion de "Migritude", en opposition à "négritude", et la définit en ces termes : "[il s'agit] d'un néologisme qui veut signifier que l'Afrique dont nous parlent les écrivains de cette génération n'a plus grand-chose à voir avec les préoccupations de leurs aînés⁽²⁰⁾". Et de quoi parlent ces auteurs ? De leur condition d'immigré, de leur condition d'écrivain immigré, de leur identité littéraire, de leur rapport au monde et au pays d'origine. Nous allons aborder ces "nouvelles écritures africaines de soi⁽²¹⁾" dans leurs thématiques spécifiques et propres au champ des littératures dites d'"immigration", qui sont la

traduction d'autant de regards sur la communauté africaine immigrée en France. Après en avoir défini les contours par la diversité des écritures, nous nous interrogerons également sur la situation de l'écrivain déraciné et les identités littéraires que ces postures génèrent.

Panorama littéraire et choix thématiques

Afin de pouvoir situer l'apparition de ce nouveau champ littéraire, il nous a paru indispensable de le replacer brièvement dans l'histoire générale des littératures communément appelées "africaines" ou bien "d'Afrique subsaharienne", et ce pour mieux en marquer la rupture. En effet, à l'opposé des écrivains nationalistes, panafricanistes, qui se voulaient être de véritables accoucheurs de l'Histoire (Senghor, Kwame Nkruma, etc.), ainsi que de ceux cités plus haut et ayant contribué, chacun à leur manière, à la description des violences coloniales, des lendemains qui déchantent après les indépendances, des difficultés du quotidien dans cette Afrique nouvelle, les écrivains de la diaspora africaine contribuent à la formation d'une nouvelle "écriture de soi". Nous allons revenir sur le parcours et l'œuvre des auteurs les plus emblématiques de cette mouvance littéraire qui perdure aujourd'hui, à force d'inégalités et d'exclusion dans une société française qui peine à reconnaître sa diversité culturelle⁽²²⁾.

Calixthe Beyala : de Douala à Belleville

Originnaire de Douala, l'essayiste et romancière camerounaise Calixthe Beyala, très tôt séparée de sa mère, a grandi au Cameroun élevée par sa grand-mère dans une grande précarité. Ses prédispositions intellectuelles, qu'elle affiche dès l'école primaire, la conduisent très vite à faire des études supérieures en France, où elle s'installe définitivement à l'âge de 24 ans. Aujourd'hui composée d'une quinzaine de romans et de quelques essais, son œuvre s'est affirmée d'emblée sous les couleurs d'un féminisme exacerbé, notamment avec *C'est le soleil qui m'a brûlé*⁽²³⁾, son premier roman, dans lequel elle peint les déboires de la survivance de la société patriarcale et la révolte d'Ateba, prostituée qui assassine, à bout d'humiliation, l'un de ses clients. Dès lors, l'œuvre de Beyala se positionne comme un long manifeste féministe, n'ayant de cesse de fustiger la lâcheté et la trahison du sexe opposé et d'appeler la femme à sortir de son aliénation millénaire. En 1992, c'est un tournant décisif qui s'amorce dans l'œuvre de l'auteur, avec la publication du *Petit Prince de Belleville*⁽²⁴⁾, son quatrième roman, dans lequel le décor de l'action se transporte de l'Afrique à Paris. Elle y décrit, au travers

des confessions épistolaires d'Abdou Traoré, travailleur immigré au chômage et polygame, le désenchantement et les frustrations de l'homme qui, confronté à une civilisation nouvelle, se trouve dépossédé de ses valeurs traditionnelles, à commencer par la docilité et l'obéissance de ses deux co-épouses qui ont pris le vent de la liberté. Ainsi, dans une correspondance imaginaire avec un interlocuteur français, il écrit : *“Nous vivons à double monde, je le sais, tu le sais, comme on le dirait d'un double sens ou d'une double vie. Nous marchons en parallèle, acrobates sur la corde raide qui nous sépare, entre deux abîmes de réalités adverses. Le jour occulte la nuit. Et les nuits réveillent les silences du jour. À la fin, il faudrait que le jour l'emporte et que nous fassions la lumière. [...] Je suis perdu, l'ami. Que faire ? Je suis perplexe devant tes traditions que je ne veux ni froisser ni comprendre de peur aussi de m'y perdre et de gâcher ma foi, la plus forte que je tiens, forte de rester sans comparaison. C'est tout ce qui me reste l'ami.”*

Tandis que les figures patriarcales perdent pied dans cet entre-deux-mondes, les femmes, quant à elles, découvrent l'ivresse de la liberté, qui passe notamment par l'éducation, l'enseignement auxquels elles n'avaient auparavant pas accès. C'est le cas du personnage de Saïda, l'héroïne des *Honneurs perdus*⁽²⁵⁾ qui débarque à Paris à l'âge de 50 ans, avec pour seul bagage sa virginité. Employée domestique dans le foyer d'une compatriote, elle apprend à lire à l'école du soir, sous les encouragements de Maîtresse Julie et de sa patronne qui se glorifie auprès de ses amis de *“transformer une souillon en singe savant”*. Chez Beyala, on le voit bien il n'y a aucune complaisance quant à la situation de l'Africain(e) immigré(e) en France, et ce sont naturellement les femmes, comme autant de mères-courages, qui tiennent le haut du pavé.

De Bleu-Blanc-Rouge à Black Bazar : les tribulations d'un Congolais à Paris

De la même génération que Beyala et né au Congo-Brazzaville, le romancier, poète et essayiste Alain Mabanckou est véritablement entré en littérature, après la publication de plusieurs recueils de poésie, avec un archétype du roman d'immigration – il ne savait alors pas encore qu'il contribuait à l'élaboration d'une nouvelle mouvance littéraire – en 1998 : c'est l'année de publication de *Bleu-Blanc-Rouge*⁽²⁶⁾, son premier roman. Il y dépeint les déboires du jeune Massala-Massala, un Africain naïf et peu instruit qui débarque à Paris dans le but de réaliser son rêve de réussite, à l'instar de l'un des “grands” du quartier, le dénommé Charles Moki. La narration marque surtout par la fascination aveugle qu'ont les Congolais autochtones pour la France, perçue comme un paradis et même un lieu de culte, ces autochtones qui *“décrivaient avec un talent inégalable les lignes du métro, station par station, à croire qu'ils avaient séjourné à Paris”*.

Ce roman, bien que sur un mode grinçant, est aussi la dénonciation des violences psychologiques et des humiliations faites aux immigrés en situation irrégulière. Massala-Massala, au bout de ses tentatives infructueuses pour rester coûte que coûte dans son eldorado, sera finalement admis au rang des rapatriés d'office et devra prendre l'un de ces "charters de la honte" qui font les gorges chaudes de l'actualité en France. Outre cette humiliation subie par des Africains de toutes nationalités parqués comme de la marchandise et répartis "par pays [...] pour éviter que ceux qui ne savent pas parler et comprendre le français se retrouvent dans un pays qui n'est pas le leur", est exprimé clairement le pourquoi du refus de ce retour forcé : "Les Africains sont résignés. Le dépit se lit clairement sur leurs traits. Ils rentrent malgré eux. Ce n'est pas tant le besoin de rester qui les tenaille, mais la crainte d'affronter toute une grande famille qui les attend. [...] C'est cela, notre crainte. C'est un courage que d'arriver d'un long voyage sans un présent pour sa mère, pour son père, pour ses frères et sœurs. Cette angoisse habite l'intérieur de la gorge. Elle ôte les raisons de vivre." Mabanckou, en 1998, posait avec ce texte aux accents de roman d'apprentissage, entre gravité et burlesque, les fondements de la difficile condition des immigrés africains en France et expliquait leurs motivations, par-delà les critères économiques et politiques, à venir s'installer à Paris, cité magnifiée et mystifiée.

Plus qu'un manifeste sur la condition d'immigré en France, *Black Bazar* est surtout le roman d'une écriture de soi, d'une entité individuelle et confrontée au groupe cosmopolite qui préfigure la France d'aujourd'hui.

Ce n'est que cinq romans et dix années plus tard que le romancier reprendra la capitale pour décor avec *Black Bazar*²⁷ qui raconte la vie quotidienne d'un Congolais à Paris. Il n'y est plus question de naïveté et encore moins de fascination à l'égard des lumières de la Ville, mais c'est ici bel et bien l'expression, dans une tonalité comique et grotesque dont l'auteur a le secret, d'un être au monde dans un espace où la cohabitation entre les immigrés de différentes nationalités devient un lieu permanent de débat. Débats, ou plutôt brèves de comptoir, car le Fessologue – c'est ainsi qu'est désigné le narrateur qui a vocation à s'intéresser à la "face B" des femmes – fraîchement largué par sa copine surnommée "Couleur d'origine", n'a de cesse de se consoler et de s'interroger sur sa condition en ayant entrepris d'écrire sa vie, ce qu'il fait le plus souvent au Jip's, bar afro-cubain du centre de Paris. Plus qu'un manifeste sur la condition d'immigré en France, *Black Bazar* est surtout le roman d'une écriture de soi, d'une entité individuelle et confrontée au groupe cosmopolite qui préfigure la France d'aujourd'hui. La narration de l'existence du Fessologue avec ses propres rêves, ses échecs, la façon dont il est arrivé en France, la nostalgie du pays natal permet d'entrevoir la description d'un

nouveau paysage social que la société française peine encore à reconnaître. Ce roman, à partir d'une expérience personnelle, donne à voir toutes les difficultés que connaît la France d'aujourd'hui à accueillir les autres et leur permettre de s'épanouir, du fait de la discrimination induite par la seule couleur de peau. C'est aussi un regard décentré porté sur la folie du monde qui l'entoure, le racisme au quotidien et les idées reçues. Pour exemple, les propos du voisin raciste, Monsieur Hippocrate, qui n'a de cesse de dénoncer les "incivilités" des locataires africains : "*Et il est allé larmoyer auprès de notre propriétaire commun qu'il y avait des groupuscules d'Africains qui semaient la zizanie dans l'immeuble, qui avaient transformé les lieux en une capitale des tropiques, qui égorgaient des coqs à cinq heures du matin pour recueillir leur sang, qui jouaient du tam-tam la nuit pour envoyer des messages codés à leurs génies de la brousse et jeter un mauvais sort à la France*". Et, allez savoir, comble du comble : il nous est révélé bien plus tard dans la narration que Monsieur Hippocrate est... martiniquais !

Fatou Diome ou la géographie d'une œuvre de part et d'autre de l'Atlantique

Devenue strasbourgeoise par suite d'un mariage avec un Français, l'écrivaine sénégalaise Fatou Diome a fait une entrée remarquée en littérature avec un recueil de nouvelles intitulé *La Préférence nationale*⁽²⁸⁾, qui se construit autour de deux espaces géographiques : le Sénégal, d'un côté, et la France, de l'autre. Cette dichotomie et ce balancement n'auront de cesse, par la suite, de s'inscrire dans l'œuvre de la romancière. Mais encore faut-il souligner qu'il n'est nullement question d'une vision manichéenne des choses, entre les résurgences d'une Afrique idyllique et la description d'une société française peu encline à sympathiser avec ses ressortissants étrangers. En effet, dans les deux premières nouvelles du recueil, "La Mendiante et l'écolière" et "Mariage volé", la narratrice décrit des situations de vie misérables faites d'humiliations et de maltraitances quotidiennes quelque part sur le continent africain, tandis que dans *La Préférence nationale*, c'est véritablement le personnage de Cunégonde, employée de maison chez un couple de Strasbourgeois, qui fait les frais d'une humiliation constante par ses patrons qui la licencient lorsqu'ils s'aperçoivent qu'elle poursuit, en parallèle, des études supérieures de lettres modernes. Une image qui sans aucun doute ne convenait pas à la représentation d'une femme de ménage, noire de surcroît, dans leurs consciences étroites et ignorantes.

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*⁽²⁹⁾, il s'agit de Salle, immigré sénégalais en France, qui tente de dissuader son frère Madické de venir le rejoindre dans ce pays qui n'est pas ce qu'il en croit ou bien ce qu'on lui en a dit. Dans ce dévoilement des faces cachées de

l'immigration, subsiste également la difficulté du retour au pays d'origine, qu'il soit temporaire ou définitif. "*Je vais chez moi comme on va à l'étranger*", affirme la narratrice du *Ventre de l'Atlantique*. Trois romans plus tard, dans la lignée thématique de son premier roman, *Celles qui attendent*⁽³⁰⁾, dernier ouvrage en date de Fatou Diome, reprend cette logique de balancement – et de schizophrénie – avec celles qui sont restées de l'autre côté de l'Atlantique, regardant leurs maris et leurs fils partir clandestinement vers l'autre rive au péril de leur vie, et mènent un combat quotidien pour simplement survivre. Sur le choix singulier d'un véritable déplacement de points de vue, l'auteur s'exprime en ces termes : "*C'est d'abord un hommage à ces femmes qui, du fait de l'immigration, de l'absence des hommes ou bien de la démission de leurs maris, font de leur mieux pour faire vivre leurs enfants. [...] Même si le mari sur place a une bonne situation, est fonctionnaire et, par exemple, prend une deuxième épouse, et bien la première ne peut pas laisser tomber le foyer, les enfants ; elle est obligée de se battre tout le temps. L'immigration ajoute à cette tragédie-là un combat supplémentaire mais c'est malheureusement souvent le lot des femmes en Afrique de parer au carrosse des chefs de famille*⁽³¹⁾".

Chez Fatou Diome, c'est cet entre-deux-rives, ce balancement permanent, ce croisement entre des logiques communautaires vécues parfois comme de véritables souffrances (pour exemple la polygamie) et des "individualismes forcenés" propres aux sociétés occidentales, qui font de l'écrivaine, comme elle aime à se définir elle-même, un "être hybride", en référence au concept cher à Salman Rushdie.

“Putain de corps sans patrie” : le cas de *Place des fêtes* de Sami Tchak

Sociologue de formation, l'écrivain togolais Sami Tchak, établi en France depuis plus de vingt ans, après avoir commis plusieurs essais, notamment sur la sexualité en Afrique et la prostitution à Cuba, entre véritablement en littérature avec *Place des fêtes*⁽³²⁾, roman provocateur, dérangeant et qui bouleversera à jamais le paysage littéraire africain. Dans ce roman, il est question d'un jeune homme résidant en banlieue parisienne et né "ici" de parents "nés là-bas". C'est effectivement le sort de bien des enfants d'immigrés en France. Au travers de la narration de son cocasse quotidien, se met en place un questionnement fondamental sur l'identité, sur la condition de ces enfants qui ont irrémédiablement "le cul entre deux chaises". Le retour sur l'expérience d'immigration du père entrevue au départ comme une victoire est un passage criant de cette schizophrénie qui instaure le mal-être des immigrés à la fois au sein de la société d'accueil et auprès de la famille restées au pays : "*Papa, tu as de gros problèmes, de gros soucis de fric. Travail précaire, chômage, dépendance aux aides*

sociales, logement de porcs, pas de divertissement. Amertume dans la mesure où ton avenir est à jamais compromis par ton âge trop mûr comme un kiwi pourri. Papa, tu es mort pour les tiens de là-bas. Mais oui ! Tu ne réponds plus à leurs lettres parce que tu ne peux plus rien pour eux. Or, tu n'existais que par l'argent que tu envoyais. Tu t'es retiré dans un silence de cadavre. Alors que la société française se refuse à toi, tu perds ton village et ton Afrique. L'Afrique, le pays natal, la famille, les parents, etc., tout cela devient une réalité bien lointaine. Douleur de l'exil forcé ou choisi."

Autres corpus, autres visions

Nous avons choisi ici et à titre d'exemple les écrivains les plus représentatifs de ces nouvelles écritures de soi, qui sont autant de questionnements identitaires induits par les littératures d'immigration ici traitées. Il s'en dégage, par ailleurs, une vision assez pessimiste du statut de l'immigré africain en France, qui apparaît finalement comme étant rejeté de toutes parts. Seuls les personnages féminins semblent pouvoir en tirer parti, en termes d'éducation, par exemple, chose à laquelle elles ont rarement accès dans leur pays d'origine.

Il est cependant un autre ouvrage récent qui traite du statut de la femme immigrée africaine en France et qui a beaucoup dérangé les consciences : il s'agit de *Des Fourmis dans la bouche*⁽³³⁾, de Khadi Hane, où l'héroïne, prénommée Khadidja Cissé, mère isolée de cinq enfants, vit avec eux dans un appartement délabré du quartier de Château-Rouge à Paris, et dont la seule préoccupation est de pouvoir assurer la subsistance de sa progéniture. Sa vie, en marge de sa communauté d'origine dont elle est tout simplement rejetée pour avoir eu un dernier enfant avec un homme blanc marié qui n'est autre que le propriétaire du logement insalubre qu'elle occupe, est rythmée par les visites de l'assistante sociale qui menace de placer ses enfants dans des familles d'accueil et les moqueries de ses voisines de palier. Khadidja appartient à cet univers des invisibles, sans patrie et sans famille réelle. Véritable roman sur la condition féminine en contexte d'immigration, *Des Fourmis dans la bouche* nous invite dans une atmosphère extrême, où l'héroïne, de par ses choix ou bien simplement parce qu'elle n'avait pas le choix, ne se reconnaît aucune appartenance à quelque communauté que ce soit dans un pays où elle n'existe pas. Accusée régulièrement d'avoir quelque peu forcé le trait sur les réalités qu'elle dépeint, Khadi Hane justifie du fait qu'il existe en France beaucoup de femmes immigrées qui, à défaut d'avoir suivi leur conjoint, sont venues d'elles-mêmes pour faire des études ou tout simplement pour fuir la misère du pays d'origine. Elles vivent dans la misère la plus absolue et chaque jour devient un combat pour la survie.

Nous aurions pu poursuivre d'autres analyses de cas aux travers des œuvres de Daniel Biyaoula, Bolya ou encore Bessora. Mais cet aspect exhaustif est l'objet d'ouvrages déjà consacrés à la question, à l'instar des travaux d'Odile Cazenave déjà évoqués plus haut. Ce que l'on peut d'ores et déjà retenir, c'est la dualité du processus, tant dans la vie des personnages que dans celle de leur démiurge. Nous reprendrons à ce titre l'analyse faite par Papa Samba Diop : *“Écriture de l'écart, celle des migrants traduit une vie double, conjointement empli du souvenir du pays réel et des réalités nouvelles du lieu d'accueil⁽³⁴⁾.”* Ce désengagement simultané de la culture d'origine et de la culture d'accueil conduit inévitablement à l'évolution de l'écrivain de la “migritude” dans un espace-tiers qui devient espace de création littéraire. Pour avoir interrogé certains d'entre eux sur leur posture d'écrivain immigré ou bien de descendant d'immigrés, nous sommes à peu près sûrs d'y avoir perçu cette conscience d'être pleinement au monde un écrivain de la diaspora et aspirant par là même à une certaine forme d'universalité dans leurs écrits.

La nécessaire réhabilitation du personnage subsaharien ou afrodescendant

Pour la romancière camerounaise Léonora Miano, *“la littérature est universelle quels que soient les thématiques abordées, les décors ou cultures présentés, dans la mesure où, se focalisant sur l'humain, elle évoque ce que tous ont en partage”*. Elle ajoute que *“les textes produits par les écrivains subsahariens sont perçus comme spécifiques en raison d'un point de vue eurocentré, qui peine à se projeter dans l'expérience des autres. En créant les catégories raciales dans lesquelles nous sommes encore englués – peut-être définitivement –, l'Occident s'est inventé une vision de lui-même qui l'empêche de reconnaître ses traits dans ceux des autres”*. On a le sentiment que cette appellation “littérature d'immigration” ne prend pas chez Miano, car entrevue une fois de plus dans le prisme de l'Occident. L'auteur se justifie des choix thématiques de ses romans, entre réalités africaines⁽³⁵⁾ et réalités “afropéennes⁽³⁶⁾”, non pas du simple fait d'avoir vécu au Cameroun et de vivre aujourd'hui en France, mais par référence à l'histoire des peuples afrodescendants qui constitue son interrogation constante : *“Concernant ce qui motive mes choix thématiques, le fait d'avoir quitté l'Afrique pour l'Europe n'a pas vraiment d'incidence. J'appartiens aux deux espaces depuis toujours, parce que je viens d'un territoire dominé par l'Europe, façonné par elle. L'Afrique, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est une construction européenne, que les Subsahariens peinent encore à s'approprier, pour un tas de raisons n'incombant pas à eux seuls. Ensuite, j'ai mon parcours personnel. Il se trouve que très tôt, à l'adolescence, j'ai rencontré l'expérience des peuples afrodescendants. Les influences*

caribéenne et afro-américaine sont importantes pour moi, et ma proposition littéraire cherche toujours à s'inscrire dans une dimension qui permette de créer des passerelles entre les Subsahariens et les Afrodescendants. D'où la récurrence du motif de la traite négrière dans mes écrits. Je travaille beaucoup sur la mémoire, sur le non-dit historique, tentant de faire émerger une parole subsaharienne sur certaines questions.

Or, cette histoire transatlantique qui m'habite n'est pas uniquement celle des Noirs. Elle est aussi celle de ceux qui se sont rêvés blancs en inventant le Noir et en lui assignant une place, souvent hors de l'humanité. Dans la littérature que je produis, les catégories Noir et Blanc ne sont pas biologiques. Ce sont des entités historiques. Qu'on se souvienne que le Subsaharien ne devient noir aux yeux du monde et aux siens propres, qu'à un moment précis de l'histoire⁽³⁷⁾. Il a vécu longtemps, très longtemps, sans se considérer ni comme un Noir, ni comme un Africain, ces appellations lui étant venues de sa rencontre avec l'Europe. [...] Il est capital, à mes yeux, de restituer son individualité au personnage subsaharien ou afrodescendant⁽³⁸⁾.

Ainsi Leonora Miano, dont la partie plus récente de la production littéraire pourrait aisément être catégorisée dans ces "littératures d'immigration", va bien plus loin dans sa démarche d'écriture avec ce souci permanent de vouloir rétablir une certaine forme de véracité historique dans la condition de ses personnages, qu'ils

soient africains ou afrodescendants. Ses personnages sont, chacun à leur manière, les porte-drapeaux de cette complexité historique qui constitue le socle de sa réflexion et de son travail d'écrivain.

Le romancier français d'origine sénégalaise Mamadou Mahmoud N'Dongo semble tout à fait partager cette conception historique et cet ancrage fondamental dans la littérature universelle. Pour l'écrivain, en effet, la

conjugaison de plusieurs facteurs historiques et migratoires mène naturellement à une déterritorialisation de la langue française, trop souvent enclavée dans la "francophonie" : *"Un Homme replié sur lui-même ou une nation repliée sur elle-même sont atrophies. Notre nature est d'être en mouvement, de notre conception à notre disparition nous sommes un organisme vivant, que cela soit d'un point de vue philosophique ou dans une perspective physique, disons géographique. La grandeur d'une civilisation se mesure à son expansion, c'est-à-dire à ses invasions (belliqueuse volonté de puissance), économique (savoir-faire industriel), ou du domaine des débats d'idées (à l'exemple de la religion ou des Lumières). J'aime ce mot de "communauté", j'aime cette confrérie de la diaspora ; je suis un individu qui fait partie d'un vaste ensemble en mouvement, j'aime cette pensée, cette conception que jamais je ne serai un apatride et que j'ai pour moi le fait d'être peul, d'écrire en français, par ma naissance j'appartiens à une civilisation qui par son expansion et ses empires a gagné toute*

Pour l'Afrique subsaharienne, on l'a vu, les littératures diasporiques sont un phénomène relativement récent et demeureront en matière de critique l'apanage des spécialistes.

l'Afrique, tout comme l'empire français, qui m'a fait rencontrer la langue française qui me permet non pas d'avoir un accès à la littérature française, ni francophone, ni à la littérature-monde, mais à un pays sans frontière : la littérature d'expression française."

“Il nous faut autre chose !”

Feu le poète congolais Tchicaya U Tam'si, qui passé une majeure partie de sa vie en France, s'insurgeait à l'occasion d'une table ronde portant sur la problématique des “Écritures nationales, écritures ethniques ou écritures tout court ?”, en 1986 : *“Je suis en rupture avec la tribu, je suis en rupture avec l'ethnie ; je suis en rupture avec l'Afrique. Il nous faut autre chose. Je suis en situation de vouloir conquérir et détruire un certain nombre de citadelles qui me sont interdites, et où je voudrais habiter. Et pour cela je me mets en situation de rupture⁽³⁹⁾”*. L'auteur du *Mauvais Sang* mettait alors le doigt sur une problématique d'avant-garde dont les écrivains d'aujourd'hui semblent se décharger au nom d'un espace diasporique et d'une communauté de langue et d'histoire qui dépasse les frontières académiques de la francophonie. Pour exemple, le Camerounais Eugène Ébodé n'envisage qu'une seule piste possible : *“Je suis un écrivain de la diaspora. Toute autre inscription me concernant serait une posture, un masque dérisoire. Mais de quelle diaspora parlons-nous ? De la diaspora africaine, naturellement ! Dans mon dernier roman, Métisse palissade⁽⁴⁰⁾, il se trouve que j'évoque cette question et y réponds : je suis d'origine camerounaise. Il me plaît de conter, chaque fois que possible, l'itinéraire d'un enfant beti qui fait retentir dans ses romans une voix de surplomb, parole des anciens : ‘Voici l'histoire...’”*

À travers ces analyses textuelles tout comme dans ces propos recueillis sur le vif, on aura compris qu'il demeure fondamental, pour une critique éthique et nous dirions même équitable, de ne pas perdre de vue la logique nationale ou binationale qui prévaut dans l'ensemble des textes produits par les écrivains dits “de la diaspora”.

Pour l'Afrique subsaharienne, on l'a vu, les littératures diasporiques sont un phénomène relativement récent et demeureront en matière de critique l'apanage des spécialistes car, on l'a trop souvent constaté, sous des apparences et même des vocations universelles, ces textes regorgent d'un savant entremêlement de civilisations qui est le résultat d'une histoire commune, et à plus forte raison une histoire douloureuse. Leonora Miano, dans son analyse, a savamment rappelé la complexité de ces littératures, même dans leur apparence parfois “grand public”. Il est indispensable de ne pas confondre la simple lecture avec l'analyse d'un ouvrage ayant trait aux littératures diasporiques, et impliquant, par conséquent, une pluralité de civilisations, d'histoires et de destins individuels. L'écrivain ne doit pas être pris en otage par une perspective critique qui se voudrait trop simpliste et ignorante des facteurs socio-historiques, économiques, qui ont régi son parcours personnel tout comme ses choix d'écriture. ■

Bibliographie sélective

Fictions

- Calixthe Beyala, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, Stock, 1987 ; réed. Paris, J'ai lu, 2001.
- Calixthe Beyala, *Le Petit Prince de Belleville*, Paris, Albin Michel, 1992 ; réed. Paris, J'ai lu, 1993.
- Calixthe Beyala, *Les Honneurs perdus*, Paris, Albin Michel, 1996 ; réed. Paris, J'ai lu, 2000.
- Eza Boto, *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine, 1956 ; réed. 1971.
- Bernard B. Dadié, *Climbié*, Paris, Seghers, 1956.
- Bernard B. Dadié, *Un Nègre à Paris*, Paris, Présence africaine, 1996 [première parution : 1959].
- Fatou Diome, *La Préférence nationale*, Paris, Présence africaine, 2000.
- Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003 ; réed. Paris, LGF, 2009 (coll. "Livres de Poche").
- Fatou Diome, *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion, 2010.
- Eugène Ébodé, *Métisse palissade*, Paris, Gallimard, 2012 (coll. "Continents noirs").
- Ahmadou Hampâté Bâ, *L'Étrange Destin de Wangrin*, Paris, Union générale d'éditions, 1973 ; réed. Paris, 10-18, 1998 (coll. "Domaine étranger").
- Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961 ; réed. Paris, 10-18, 2003 (coll. "Domaine français").
- Khadi Hane, *Des fourmis dans la bouche*, Paris, Denoël, 2011.
- Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1968 ; Paris, Seuil 1970 ; réed. Points Seuil, 1995.
- Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000 ; réed. Points Seuil, 2002.
- Sony Labou Tansi, *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1979 ; réed. Points Seuil, 1998.
- Sony Labou Tansi, *L'Anté-Peuple*, Paris, Seuil, 1983 ; réed. Points Seuil, 2010.
- Camara Laye, *L'Enfant noir*, Paris, Plon, 1953 ; réed. Paris, Pocket, 2007.
- Henri Lopes, *Tribaliques*, Yaoundé, éditions Clé, 1971.
- Henri Lopes, *Le Pleurer-rire*, Paris, Présence Africaine, 1982 ; réed. coll. "Poche", 2000.
- Alain Mabanckou, *Bleu-Blanc-Rouge*, Paris, Présence Africaine, 1998.
- Alain Mabanckou, *Black Bazar*, Paris, Seuil, 2009 ; réed. Points Seuil 2010.
- Léonora Miano, *L'Intérieur de la nuit*, Paris, Plon, 2005 ; réed. Paris, Pocket, 2006.
- Léonora Miano, *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006 ; réed. Paris, Pocket, 2008.
- Léonora Miano, *Les Aubes écarlates*, Paris, Plon, 2009 ; réed. Paris, Pocket, 2011.
- Léonora Miano, *Blues pour Elise*, Paris, Plon, 2010.
- Léonora Miano, *Ces âmes chagrines*, Paris, Plon, 2011.
- Tierno Monenembo, *Les Crapauds-Brousse*, Paris, Seuil, 1979 ; réed. Points Seuil, 2010.
- Tierno Monenembo, *L'Aîné des orphelins*, Paris, Seuil, 2000 ; réed. Points Seuil, 2005.
- Valentin-Yves Mudimbe, *Entre les eaux*, Paris, Présence Africaine, 1973.
- Mamadou Mahmoud N'Dongo, *Bridge Road*, Monaco, Le Serpent à Plumes, 2006 (coll. "Domaine français") ; réed. coll. "Motifs", 2009.
- Mamadou Mahmoud N'Dongo, *El Hadj*, Monaco, Le Serpent à Plumes, 2008 (coll. "Domaine français").
- Mamadou Mahmoud N'Dongo, *La Géométrie des variables*, Paris, Gallimard, 2010 (coll. "Continents noirs").
- Georges Ngala, *Giambattista Viko ou le viol du discours africain*, Paris, Hatier, 1984 (coll. "Monde noir poche") ; réed. Paris, L'Harmattan, 2003 (coll. "Encres noires").
- Yambo Ouologuem, *Le Devoir de violence*, Paris, Le Seuil, 1968 ; réed. Paris, Le Serpent à Plumes, 2003.
- Ferdinand Oyono, *Le Vieux Nègre et la Médaille*, Paris, Julliard, 1956 ; réed. Paris, 10-18, 2005 (coll. "Domaine français").
- Williams Sassine, *Saint Monsieur Baly*, Paris, Présence africaine, 1973 ; réed. 1995.
- Williams Sassine, *Le Jeune Homme de sable*, Paris, Présence africaine, 1979 ; réed. 1997.
- Ousmane Sembène, *Les Bouts de bois de Dieu*, Le Livre contemporain, 1960, réed. Paris, Pocket, 2002.
- Sami Tchak, *Place des fêtes*, Paris, Gallimard, 2001 (coll. "Continents noirs").

Études, essais

- Odile Cazenave, *Afrique sur Seine : une nouvelle génération d'écrivains africains à Paris*, Paris, L'Harmattan, 2003 (coll. "Critiques littéraires").
- Jacques Chevrier, *Anthologie africaine vol. 1*, "Le roman et la nouvelle", Paris, Hatier, 2002 (coll. "Monde noir").
- François Durpaire, *Nous sommes tous la France ! Essai sur la nouvelle identité française*, Paris, Philippe Rey, 2012 (coll. "Documents").

- Catherine Pessio-Miquel, *Salman Rushdie. L'Écriture transportée*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2007.
- Revue *Notre Librairie*, n° 155-156, "Identités littéraires", juillet-décembre 2004.
- Revue *Cultures Sud*, n° 166, "Nouvelle génération : 25 auteurs à découvrir", juillet-septembre 2007.

Notes

1. *Salman Rushdie. L'Écriture transportée*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, coll. "Couleurs anglaises", p. 139.
2. Amadou Hampaté Bâ, *L'Étrange Destin de Wangrin*, Paris, Union générale d'éditions, 1973.
3. Bernard B. Dadié, *Climbié*, Paris, Seghers, 1956.
4. Ferdinand Oyono, *Le Vieux Nègre et la médaille*, Paris, Julliard, 1956.
5. Mongo Beti sous le pseudonyme d'Eza Boto, *Ville Cruelle*, Paris, Présence africaine, 1954.
6. Ousmane Sembène, Paris, *Les Bouts de bois de Dieu*, Le Livre contemporain, 1960.
7. Georges Ngaly, *Giambatista Viko ou le viol du discours africain*, Paris, Hatier, 1984.
8. Valentin-Yves Mudimbe, *Entre les eaux*, Paris, Présence Africaine, 1973.
9. Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.
10. Camara Laye, *L'Enfant noir*, Paris, Plon, 1953.
11. Yambo Ouologuem, *Le Devoir de violence*, Paris, Seuil, 1968.
12. Jacques Chevrier, *Anthologie africaine vol. I, "Le roman et la nouvelle"*, Paris, Hatier international, 2002 (coll. "Monde noir").
13. Recueil de nouvelles paru à Yaoundé, éditions Clé, 1971.
14. Paris, Présence africaine, 1982.
15. Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1968 ; Paris, Seuil, 1970
16. Paris, Seuil, 2000
17. Publiés respectivement aux éditions Présence africaine en 1973 et en 1979.
18. Publiés respectivement aux éditions du Seuil en 1979 et 2000.
19. Publiés respectivement aux éditions du Seuil en 1979 et 1983.
20. Article intitulé "Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de 'migritude'" par Jacques Chevrier, in *Notre Librairie*, n° 155-156, juillet-décembre 2004, p. 96-100.
21. L'emprunt est fait à Odile Cazenave qui définit en ces termes la mouvance littéraire des écrivains d'"Afrique sur Seine" dans l'ouvrage éponyme paru chez L'Harmattan en 2003 (coll. "Critiques littéraires").
22. On pourra se reporter notamment aux travaux de l'historien François Durpaire, dont le dernier ouvrage intitulé *Nous sommes tous la France ! Essai sur la nouvelle identité française* est paru cette année aux éditions Philippe Rey (coll. "Documents").
23. Paris, Stock, 1987.
24. Paris, Albin Michel, 1992.
25. Paris, Albin Michel, 1996. Grand Prix du roman de l'Académie française obtenu la même année.
26. Paris, Présence africaine, 1998.
27. Paris, Seuil, 2009.
28. Paris, Présence africaine, 2000.
29. Paris, Anne Carrière, 2003.
30. Paris, Flammarion, 2010.
31. Entretien avec Nathalie Philippe publié sur culturessud.com.
32. Paris, Gallimard, 2001 (coll. "Continents noirs").
33. Paris, Denoël, 2011.
34. Papa Samba Diop, "Le pays d'origine comme espace de création littéraire", in *Notre Librairie*, n° 155-156, "Identités littéraires", juillet-décembre 2004, p. 60.
35. Notamment *L'Intérieur de la Nuit*, *Contours du jour qui vient* et *Les Aubes écarlates*, publiés chez Plon respectivement en 2005, 2006 et 2009
36. Cf. *Blues pour Élise* et *Ces âmes chagrines* publiés chez Plon respectivement en 2010 et 2011
37. "Lorsque le terme *kamite/kekite* est employé pour dire *Noir*, il ne fait pas référence à la couleur de la peau, comme dans la perception racialisée. Pour ceux qui s'attachent à la civilisation égypto-nubienne comme socle de leur pensée, le noir représente la matrice, le lieu des gestations, et n'est pas vu comme opposé au blanc. Le terme n'induit pas, dans cette acception, de jugement de valeur." (Note de l'écrivain).
38. Propos recueillis à l'occasion d'une correspondance privée avec l'auteur.
39. Propos de Tchicaya U Tam'si in *Notre Librairie*, n° 83, avril-juin 1986, p. 17-23.
40. Paris, Gallimard, 2012 (coll. "Continents noirs").